

1977 : sur un moment-clé de l'émergence de la sociolinguistique en France

Françoise GADET
Université de Paris-X

Résumé : En 1977, un numéro de la revue française de linguistique *Langages*, qui portait sur le marxisme, a pu jouer, dans la situation académique française, un rôle déterminant dans l'émergence d'une nouvelle sous-discipline de la linguistique, la sociolinguistique. On s'interroge ici de façon générale sur les modalités d'émergence d'une nouvelle sous-discipline (facteurs négatifs et facteurs positifs), et sur le rôle qu'y jouent les grands débats thématiques. De façon plus spécifique, on situe certains des acteurs de ce processus des années 70, on tente de comprendre le rapport avec les théories antérieures (en particulier l'opposition au saussurisme), on interroge la proximité/confrontation avec cette autre sous-discipline qu'est l'analyse de discours (née au même moment, et avec une grande partie des acteurs partagée). On cherche par ailleurs à saisir les enjeux véhiculés par cette nouvelle discipline, qui s'institue dans une relation entre réflexion de linguistique générale et intervention sociale du citoyen-linguiste.

Mots-clés : Marxisme, langue, linguistique, sociolinguistique, analyse de discours.

Ma participation au thème de ce colloque exprimera un point de vue extérieur, car je ne suis spécialiste ni de la linguistique de Marr, ni du marrisme, ni de la linguistique soviétique des années 20-30, ni de la controverse qui s'est prolongée en 1950 avec le texte de Staline «A propos du marxisme en linguistique», ni des résurgences actuelles du marrisme en Russie.

Ce que je vais développer ici concerne des échos qu'ont pu rencontrer les discussions sur le marrisme en URSS, dans la linguistique française au cours des années 70. Si cet épisode m'apparaît en effet digne d'être de nouveau pris en considération, avec le détour des années écoulées (à peu près le même temps qu'entre l'intervention de Staline et la parution du numéro de *Langages*), c'est parce qu'il fait écho à un nœud de problèmes inhérents au développement de la linguistique en France. Bien que je sois convaincue qu'il n'y a pas lieu de regarder le débat sur la langue en URSS à cette époque comme s'il s'agissait d'une pure controverse scientifique, je ne crois néanmoins pas inutile de revenir sur certains des problèmes alors débattus, étant donné le rôle qu'ils ont joué dans l'émergence du champ de la sociolinguistique française, en parallèle à celle de l'analyse de discours.

1. LE CONTEXTE ACADEMIQUE DU NUMERO DE *LANGAGES* SUR LE MARRISME

Le numéro 46 de *Langages* paraît en 1977. Il s'intitule *Langage et classes sociales : le marrisme*. Il est dirigé par Jean-Baptiste Marcellesi, sociolinguiste reconnu qui a aussi été, dans la proximité de Jean Dubois, l'un des instigateurs en France de l'analyse de discours. Outre une thèse soutenue en 1970 sur le Congrès de Tours, la première thèse d'analyse de discours dirigée par Jean Dubois, Marcellesi a publié trois ans plus tôt (1974) un ouvrage écrit en collaboration avec Bernard Gardin, *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*, lequel demeurera longtemps le seul manuel français de sociolinguistique.

Or, cet ouvrage était construit selon un plan un peu atypique parmi les manuels de sociolinguistique. Outre le mérite d'être le premier manuel français, il n'est pas, comme beaucoup de ceux qui paraîtront à peu près à la même époque dans d'autres pays, mais aussi de ceux qui paraîtront plus tard en France, constitué seulement de l'énumération de chapitres présentant des théories (Labov et la variation, Bernstein et les codes sociolinguistiques, les théories du changement, l'ethnographie de la communication...). Il introduit aussi des thèmes de réflexion de (socio)linguistique générale, autour de la problématique «langue et société», ou «rapports entre faits linguistiques et faits sociaux». C'est ainsi qu'y figure une partie d'une cinquantaine de pages intitulée *Position historique du problème : La langue est-elle une superstructure et un phénomène de classe ?* (pp. 33-87), occasion de présenter entre autres des réflexions de Marr et des marristes,

selon un point de vue philosophique tenant compte des incidences politiques.

Jean-Baptiste Marcellesi et Bernard Gardin, les deux auteurs du manuel de 1974, sont des linguistes marxistes, comme l'étaient d'ailleurs une bonne partie des acteurs impliqués dans la naissance, en France, aussi bien de l'analyse de discours que de la sociolinguistique. Et si la date de 1977 peut aussi évoquer une certaine tonalité théorique, sur fond d'une conjoncture politique (la rupture de l'union de la gauche intervient en 1977, et c'est en 1981 que Mitterrand sera élu président de la République), la continuité des thèmes de réflexion par rapport à l'ouvrage de 1974 autorise d'autres interprétations, pas nécessairement antinomiques, d'ailleurs. Dans cette période d'intenses confrontations d'idées, Marcellesi et Gardin sont, comme beaucoup de linguistes, partie prenante dans les débats du CERM¹, qui s'organisent autour des interprétations du marxisme (un thème sous-jacent aux discussions prend par exemple la figure de défense ou d'attaque des thèses d'Althusser). Les discussions sont d'autant plus intenses que les participants investissent un point de convergence du politique et du théorique, en une époque où les enjeux politiques sont très présents chez les intellectuels.

En 1977, le champ de la linguistique en France (qui ne se rebaptise-*ra sciences du langage* qu'en 1983) est fortement dominé par des courants de type formaliste (structuralisme et générativisme), comme il l'est toujours aujourd'hui. En formulant en ces termes la situation générale dans la discipline, je me place, comme dans l'article que j'ai écrit dans ce *Langages* 46, dans une perspective représentant l'histoire de la linguistique comme une tension, dynamique et continûment reconfigurée, entre les deux tendances que sont le logicisme (ou formalisme) et le sociologisme². La sociolinguistique est clairement partie prenante de la deuxième tendance.

¹ Je dois à Francine Mazière, que je remercie ici, d'avoir pu consulter des archives qu'elle a conservées : celles des travaux du Centre d'Études et de Recherches Marxistes (CERM), qui dans les années 1976-80 comprenait un «Cercle de linguistique». La plupart des protagonistes dont les noms apparaissent ici, qui sont parmi les acteurs de la naissance de la sociolinguistique et de l'analyse de discours en France, se sont côtoyés et souvent affrontés dans ces années-là, au CERM tout autant que dans l'université, dans des débats dont les thèmes sont justement brassés par le numéro de *Langages*. Le long article de Denise Maldidier (1990) retrace bien l'atmosphère de fébrilité théorique et politique qui a caractérisé cette période.

² Cette opposition a été présentée dans le livre que j'ai écrit avec Michel Pêcheux en 1981. Nous sommes très loin d'être les seuls à avoir représenté une approche globale de l'histoire de la discipline sous la forme d'une dichotomie de tendances, comme le montrent au moins deux autres exemples. Rastier, entre autres 2001, oppose le «paradigme logico-grammatical» au «paradigme rhétorique-herméneutique» (ou interprétatif) ; et Simone 1990 oppose le «paradigme de l'arbitraire» au «paradigme de la substance». Parmi les points de recoupement entre ces représentations d'une dichotomie à la fois irréductible et constituant le moteur de l'histoire de la discipline, il y a la constance d'hégémonie historique du premier paradigme sur le second, en tout cas au long du XIX^{ème} siècle.

2. POURQUOI UN DEBAT ?

Le cadre d'une opposition entre tendances permet de considérer que Marcellesi, à travers une réflexion autour du marrisme, a pour objectif de pérenniser la sociolinguistique, discipline qui existe déjà à l'époque, mais seulement dans quelques rares programmes universitaires français, comme à Nanterre où enseigne Dubois et d'où Marcellesi est parti depuis peu pour aller fonder le département de Rouen, qui s'imposera bientôt comme un pôle important de la sociolinguistique et de l'analyse de discours.

Ce genre d'opération de fondation ou de (ré)habilitation peut se faire de façon négative, à partir de ce à quoi la nouvelle sous-discipline s'opposera : un bon exemple pour la sociolinguistique naissante en est la surexploitation du thème de la critique des concepts saussuriens³. Même si Marcellesi n'a donné que modérément dans un tel genre, dont il ne se sert que pour camper le champ, c'est un indice d'effort fondateur. Il s'en est servi en tout cas bien moins que d'autres auteurs occupés de fonder la discipline, qui sont allés jusqu'à fantasmer une autre histoire (par exemple avec la notion épistémologiquement étrange de «rendez-vous manqué», si seulement le courant sociologiste ne s'était pas trouvé aussi dominé...). Mais une fondation peut aussi se faire de façon positive, à travers la recherche d'antécédents et/ou d'ancêtres prestigieux. C'est davantage dans cette seconde démarche que s'inscrit Marcellesi, mais il ne se contentera pas, pour le faire, de valoriser les éléments sociologistes présents dans les travaux des époques antérieures (en parallèle à la domination du structuralisme), ceux d'Antoine Meillet, de Joseph Vendryès ou de Marcel Cohen en particulier.

Dans ce contexte, le marxisme apparaît comme un candidat possible au statut de prédécesseur d'une problématique des rapports entre langue et société, avec une déjà longue tradition de poser des problèmes quant au rapport entre le langage d'une part, l'histoire, la (ou le) politique ou le social de l'autre. D'ailleurs, trois autres ouvrages traitant du rapport entre le marxisme et le langage paraissent en français la même année 1977. L'un, intitulé *Marxisme et linguistique*, reprend des textes, connus mais éparpillés dans différentes publications, de Marx, Engels, Lafargue et la fameuse intervention de Staline, et il est présenté par une longue introduction de Louis-Jean Calvet. Le deuxième est le texte de Bakhtine-Vološinov, *Le marxisme et la philosophie du langage*, qui date de 1929 et est proposé là pour la première fois en traduction française ; d'ailleurs la référence à cet auteur, présenté dans l'ouvrage de Marcellesi-Gardin en 1974, est aussi très

³ La façon dont perdure une telle perspective anti-saussurienne, même dans les travaux de jeunes linguistes qui n'ont pas été spécialement formés dans le saussurisme, constitue un aspect intrigant de l'histoire de la sociolinguistique française. Il est pourtant imaginaire de situer l'émergence de la sociolinguistique, en France comme ailleurs, dans une critique raisonnée de Saussure et du structuralisme : la confrontation relève d'une justification *post hoc*. L'opposition aux concepts chomskyens, empruntée à Labov dans le contexte américain, relève du même après-coup, inscrit dans la conjoncture des années 70-80.

présente dans les débats du CERM. Le troisième est un livre du philosophe Jean-Louis Houdebine, *Langage et marxisme*, synthèse de la pensée marxiste sur le langage. Houdebine s'arrête assez longuement à la controverse Marr-Staline, et achève son parcours sur Vološinov, présenté comme «une bouffée de pensée vivante». Ces thèmes de débat sont aussi reflétés à la même époque dans des revues qui ne sont pas strictement universitaires (en tout cas, pas sur base disciplinaire), mais plutôt philosophiques et politiques (proches du marxisme), comme *la Pensée* ou *Dialectiques*.

Les théories de Marr pouvaient-elles procurer les termes d'un débat sur le langage et le social ? Sans s'arrêter à des aspects qui ne pouvaient pas résister au temps (comme les quatre éléments), et au-delà d'une épistémè très marquée par le XIX^e siècle (comme le montre l'insistance sur l'origine du langage), des questions toujours d'actualité sont posées, autour de la façon de situer la langue par rapport au fonctionnement d'une société, donc de sa sensibilité au social. Mais ces vraies questions n'ont pas été vraiment prises en compte, et se sont trouvées écartées après «l'intervention de Staline», en général saluée comme un «retour au bon sens» (voir le panorama des réactions chez Baggioni, 1977). La position adoptée par Staline, en effet, avait pu apparaître d'autant plus rassurante qu'elle emboîtait le pas aux théories linguistiques dominantes. Du côté du marxisme venait ainsi, non plus des interrogations politiques et sociales, mais de quoi conforter la linguistique dominante. Calvet⁴ parle du «soulagement» des linguistes français, à qui Staline vient offrir une «caution de gauche» pour marginaliser les questions politiques en offrant une certaine vision de la linguistique comme science⁵. Calvet recoupe ainsi la note de Girard dans *Langages* 46, pour laquelle l'un des effets du texte de Staline a été de libérer les linguistes soviétiques (et les linguistes marxistes occidentaux) de préoccupations politiques, leur permettant dès lors de suivre la linguistique formaliste et ses objectifs d'ingénierie des langues, qui deviendront de plus en plus hégémoniques dans la discipline.

Vingt cinq ans après «l'intervention» de Staline, la situation est à peu près similaire. Une grande partie des linguistes dans les années 70 se trouve en effet dans le dilemme de concilier l'héritage saussurien d'une autonomie de la langue (généralement exprimé d'ailleurs sous une forme radicale que j'appellerai plutôt «néo-saussurienne») avec leur engagement politique ou civique et leur intérêt pour le marxisme. C'est donc contre le consensus formaliste que vient s'inscrire Marcellesi, dont la démarche fondatrice se poursuivra l'année suivante (1978) par l'organisation à Rouen

⁴ Calvet, 1977, p. 36.

⁵ Dans le détail, les réactions des linguistes marxistes sur l'affaire Marr-Staline sont à nuancer. Ainsi, Marcel Cohen avait parlé en 1950 de Staline administrant une «leçon de marxisme» (Houdebine, 1977), mais son ouvrage de 1956 est d'un ton plutôt mesuré, aussi bien sur Marr (évoqué à travers sa «théorie périmée», mais non ridiculisé) que sur Staline (cité en exergue, à côté de Lucrèce et de Meillet, mais dont les thèses sont l'occasion de poser des questions théoriques prudemment formulées, pas d'asséner des réponses — par exemple, p. 64 ou p. 111).

du premier grand colloque de sociolinguistique qui ait eu lieu en France⁶, où est posé pour la discipline naissante le principe de la double perspective d'ancrage théorique et de revendication d'utilité sociale (1997).

L'ensemble du débat de ces années 70 autour du marrisme peut ainsi être regardé comme une occasion d'insister sur les questions politiques et sociales, avec pour enjeu l'objet de la linguistique et la construction d'une place pour un courant sociologiste.

3. LES LINGUISTES ET LES GRANDS DEBATS

Si le numéro de *Langages* sur le marrisme a été à l'initiative de thèmes pour un débat sur la langue, c'est un type d'événement devenu plutôt rare de nos jours, en particulier par la raréfaction des lieux de confrontation hors université pour les mener.

Les grands débats, en effet, occupent finalement une place marginale chez les linguistes, même en des temps où un éclatement de la discipline n'est pas exclu. Si les linguistes aiment faire s'affronter des théories, ils ne recherchent pas les grands débats, où ce sont des problématiques et des options fondamentales qui s'affrontent. Ils se contentent de l'évidence d'existence d'une discipline *Sciences du langage*, avec l'implicite qu'il n'y a pas de raison qu'elle ne perdure pas, sans interrogations fondamentales sur la répartition des savoirs dans les sciences humaines, ni sur la façon dont les sciences du langage peuvent être affectées dans leur base même par des réflexions politiques et philosophiques autour de la langue⁷.

Or, parmi les questions en rapport avec le langage et la (ou les) langue(s) posées dans les années 20 et 30, en URSS comme ailleurs, beaucoup soulèvent des questions ayant des incidences de linguistique générale, qui ne risquent guère de disparaître quand de nouvelles questions sociales et politiques concernant le langage émergent de la globalisation. Mais le cadre où de telles questions de langue(s) sont posées n'est guère celui de la linguistique aujourd'hui en France. Peut-être n'en va-t-il pas partout de même, à en juger par l'existence de travaux théoriques comme ceux de Blommaert (1999) ou de la *linguistic anthropology* américaine, qui reviennent à des textes et des thèmes fondamentaux ; ou par la formulation de débats pratiques et citoyens comme ceux présentés dans Heller (1999).

Marcellesi contribue donc à faire resurgir un débat sur les liens entre la langue et le social. Pourtant, sollicité aujourd'hui par courriel, il évoque cette période en faisant état de motivations somme toute anecdotiques : sa thésarde Claudine Lelièvre avait trouvé à la Bibliothèque Nationale un dossier comportant tous les articles publiés à l'époque en URSS (en anglais), il avait pour voisin Jean-Claude Dupas, enseignant d'anglais disposé

⁶ Marcellesi 1997, p. 182.

⁷ Gadet, 2004

à faire des traductions⁸. L'impact de ces hasards est hors de doute. Néanmoins, le fait qu'il ait en un premier temps sollicité Jean-Pierre Faye et Alexandre Adler, qui se sont retirés après avoir donné un accord de principe, donne du poids à l'hypothèse d'un dessein théorico-politique, surtout pour le deuxième, journaliste et historien de l'URSS mais pas spécialiste du langage, au contraire du premier, connu pour son intérêt pour le rapport entre la langue et le politique. Et quand Marcellesi rédige quelque vingt ans plus tard un bilan de son œuvre (ainsi que de celle du collectif dit «Ecole de Rouen»), la réflexion sur le marrisme y occupe une place non négligeable⁹.

Les questions que nous nous posons ici concernent la façon dont le marxisme et le marrisme ont influencé le champ de la sociolinguistique naissante, et dont cette référence est intervenue dans l'émergence de la sociolinguistique française, à une période des années 70 marquée par des espérances politiques et théoriques qui tournent vite court (ce que Maldidier (1990) appelle «le retournement de la conjoncture théorique qui s'amorce à partir de 1975»). Cette démarche à cheval sur l'histoire et l'épistémologie est destinée à s'intégrer à une réflexion d'ensemble sur l'histoire de la sociolinguistique en France, cherchant en particulier à comprendre pourquoi celle-ci peut apparaître comme relativement singulière, par comparaison du moins avec la façon dont cette discipline a émergé dans d'autres pays européens, comme l'Italie, l'Allemagne ou l'Angleterre. La réflexion marxiste n'est évidemment pas la source unique de la sociolinguistique française, ni même sans doute son origine essentielle, plutôt à situer dans des reconfigurations de la dialectologie ou de la lexicologie, la découverte de la «dialectologie sociale» ou de la linguistique anthropologique américaines, ou l'étude des contacts de langues (en particulier par les africanistes). Mais les discussions autour du marxisme et de la politique doivent certainement entrer en ligne de compte pour comprendre certaines spécificités de la sociolinguistique française, des débats similaires n'étant finalement intervenus que dans très peu de pays européens, et pas du tout aux Etats-Unis. On peut lire à ce propos le témoignage de Le Dû (2003), qui revient sur cette source en interpellant plaisamment la jeune génération de sociolinguistes français : «Et la lutte des classes, camarades ?».

4. UN DEBAT CRUCIAL SOULEVE A PARTIR DU MARRISME

Les débats soviétiques peuvent être regardés comme un événement conceptuel unique¹⁰, l'un constituant l'image inversée de l'autre. Si l'on convient

⁸ Il y a d'ailleurs là un point qui mérite d'être relevé à propos de ce numéro de *Langages* : aucun des auteurs qui y participent ne lit le russe. Cette remarque plaide, elle aussi, pour une hypothèse d'enjeux épistémologiques français l'emportant sur un objectif descriptif et/ou évaluatif.

⁹ Marcellesi 1997 et 2003.

¹⁰ Houdebine, 1977, p. 156.

de les abstraire de façon un peu arbitraire de leur contexte historique, on peut dire que Marcellesi s'en est saisi pour faire émerger des problèmes inhérents à la façon dont la linguistique a délimité ses frontières avec les disciplines connexes, ce qui s'est fait en France de façon singulière. Parmi ces problèmes, le débat central concerne la façon dont le social est mis en relation avec le système linguistique. Les enjeux d'un tel débat ont été bien (re)formulés par Sériot (1989), à propos du rapport entre langue de bois et vérité : il insiste sur le fait que la reconnaissance d'un ordre propre de la langue ne devrait pas engager à la concevoir comme étant en autonomie, et encore moins en autarcie. On pourrait ajouter que le terme *langue*, dans le débat tel qu'il a été formulé aussi bien dans les années 50 qu'à la naissance de la sociolinguistique française, n'a guère fait l'objet de réflexions approfondies¹¹ (voir Gadet à paraître).

La place centrale qu'occupe cette question est illustrée par une remarque formulée à la fois par Calvet dans son introduction de 1977, et par Baggioni dans le numéro de *Langages*. Tous deux évoquent Mounin qui, dans son histoire de la linguistique, déplorait l'absence du thème du marxisme dans la réflexion des linguistes français¹². Or, Mounin considère qu'il existe une linguistique reposant sur des bases scientifiques, neutres : c'est le structuralisme (et pour ce qui le concerne, la version fonctionnaliste du structuralisme que propose Martinet), qui peut, en tant que telle, être mise au service de tout type d'élaboration théorique, dont une réflexion marxiste. Dans une telle perspective, il ne resterait plus à une linguistique inquiète de contextualisation sociale que la ressource d'intervenir en une deuxième étape, qui sera alors nécessairement la mise en relation de deux dimensions autonomes. D'un côté un ordre du linguistique, construit et analysé sans référence au social (on parle alors de linguistique «interne», suivant l'expression de Saussure), et de l'autre un ordre du social/historique (qui donnera le cadre de «facteurs externes»), lui aussi conçu avant et indépendamment de toute expression linguistique. C'est bien un tel point de vue qui a présidé aux premières théorisations de la sociolinguistique, que ce soit sous une forme endogène qui ne porte pas encore ce nom, dérivée des travaux de Meillet ou de Cohen, ou bien sous la forme de la «co-variation» récemment importée des Etats-Unis (mais à laquelle d'ailleurs les deux modalités reviennent).

Or, en parallèle à l'émergence de la sociolinguistique française, une autre voie a été explorée pour concevoir les relations entre le social et le linguistique. Il s'agit d'une voie étroite, et la difficulté pour la concevoir apparaît comme l'un des thèmes lisibles dans le numéro de *Langages*, même si c'est bien souvent en creux. Il s'agit de concevoir un niveau intermédiaire entre le social et un système de langue autonome et non dépendant du social, tel qu'il est hérité de la linguistique néo-saussurienne : ce

¹¹ Le texte attribué à Staline présente bien une définition de la langue, mais celle-ci est minimale, et constitue à un tel point une épure banalisée de structuralisme qu'il n'y a guère lieu d'en faire état.

¹² Mounin, 1972, p. 230.

sera le discours. Tâche extrêmement difficile, à partir du moment où, comme dans le structuralisme, la langue comme système reste aussi faiblement altérée par le social. En France, c'est l'analyse de discours plus que la sociolinguistique qui prendra en charge les tentatives pour explorer cette idée. La sociolinguistique française en train de se constituer, en effet, concevra massivement la langue comme un «reflet» du social, ce qui lui mérite les critiques de l'analyse de discours, en tout cas de celle issue des travaux de Pêcheux¹³. Ce débat dépasse ainsi et la sociolinguistique et l'analyse de discours, il concerne la linguistique générale quant au rapport de la langue à son extérieur. Devant l'impasse que constitue une conception trop formaliste du discours, dans cette conjoncture des années 70 détachée d'une prise en considération de l'ordinaire et de l'oral, ainsi que de tous les aspects de manifestation du social qui les accompagnent, l'analyse de discours, tournée vers l'archive et appuyée sur l'histoire, a alors pu apparaître plus solide conceptuellement, car elle offrait un ancrage contextuel et écologique que la sociolinguistique ne situait que dans des «facteurs externes», non théorisés autrement qu'à travers une sociologie spontanée rudimentaire.

Une mise en cause de la communication en tant que codage/décodage réussi (avec le risque de rendre le locuteur intentionnellement maître de ses productions à l'énonciation, et recevant le sens tel qu'il a été voulu par l'autre), qui ouvre sur le discours comme lieu d'une subjectivité structurée et d'agencement de malentendus, de tensions et de conflits, aboutit à s'interroger sur ce que font en énonçant les locuteurs relevant de différents groupes sociaux. Disent-ils la même chose, tout en disant différemment ? Ou bien, la différence des formulations, déterminée par des différences de positions énonciatives, aboutit-elle à produire du sens différent ?¹⁴. Une telle dichotomie traverse toutes les disciplines linguistiques liées à l'interprétation, et perdure dans l'analyse de discours de tendance lexicologique, avec les questions d'investissements de mots (par exemple, la «neutralité idéologique» du mot chez Vološinov).

CONCLUSION

Dans leur ouvrage de 1974, Marcellesi & Gardin (p. 248) avaient refermé le débat autour du marrisme avec une prudence manifeste en particulier par l'usage réitéré de négations, qui soulignent combien le problème perdure sans trouver de résolution :

«Il n'est pas vrai que la langue ne soit pas déterminée partiellement par la superstructure ; mais il n'est pas vrai non plus que la langue ne soit qu'une superstructure ;

¹³ Pêcheux, 1975, Gadet & Pêcheux, 1981, Maldidier, 1990, Mazière, 2005.

¹⁴ Pêcheux, 1975, au moins pour la formulation de la question.

Il n'est pas vrai que la langue ne soit qu'un phénomène de classe ; il n'est pas vrai en sens inverse que la langue ne serve jamais des intérêts de classe».

Malgré la critique de Baggioni (1977), qui leur reproche cette prudence qu'il juge excessive, pouvait-il en aller différemment ? Avec ce *ni... ni...*, n'est-ce pas justement un espace doublement négatif de la voie étroite du sociolinguistique qu'ils sont en train de tracer (prenant en compte la langue, mais sans être la linguistique ; prenant en compte le social, mais sans être les sciences sociales) ? Car, dans leur forme pure, aucune des deux positions ne peut être productive, et on comprend que ces auteurs (c'est davantage le cas de Gardin que de Marcellesi) aient pu chercher une voie chez Vološinov, et en faire un précurseur de la sociolinguistique.

Un problème débattu dans un tout autre contexte historique et épistémologique a ainsi pu devenir en France le support d'expression de deux difficultés distinctes :

- la difficulté, pour des linguistes profondément marqués par une épistémologie structuraliste et néo-saussurienne, de concevoir le lien entre deux ordres posés d'emblée comme extérieurs l'un à l'autre, et de les faire entrer en relation : le système linguistique, et les «faits sociaux» ;

- la difficulté, pour une sociolinguistique demeurée de fait sous l'influence du structuralisme néo-saussurien, de donner un statut aux problèmes de constitution des données (leur nature et leur matérialité), et d'intégrer les mécanismes sociaux dans la linguistique, ouvrant ainsi un ordre du sociolinguistique.

S'il apparaît plus aisé aujourd'hui qu'en 1977 d'être conscient de ces difficultés, et de voir que le débat autour du marrisme conduisait à tellement d'impasses qu'il ne vaut guère que par l'opportunité qu'il a pu présenter, c'est parce qu'il est maintenant mieux accepté que la rencontre du linguistique et du social (le sociolinguistique) puisse s'appréhender à partir de l'oral, de la conversation et de l'ordinaire, le social se manifestant ainsi d'abord de façon relationnelle et dynamique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAGGIONI Daniel, 1977 : «Contribution à l'histoire de l'influence de la Nouvelle Théorie du Langage en France», *Langages*, n° 46, p. 90-117.
- BAKHTINE Mikhail (VOLOCHINOV Valentin), 1977 : *Le marxisme et la philosophie du langage, Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris : Editions de Minuit (Original : 1929).
- BLOMMAERT Jan (Ed.), 1999 : *Language Ideological Debates*, Berlin/New York : Mouton de Gruyter.
- CALVET Louis-Jean, 1977 : «Sous les pavés de Staline, la plage de Freud ?», Présentation à : *Marxisme et linguistique*, Paris : Payot, p. 7-40.
- COHEN Marcel, 1956 : *Matériaux pour une sociologie du langage*, Paris : Maspéro, tome 1.
- GADET Françoise, 1977 : «Théorie linguistique ou réalité langagière ?», *Langages*, n° 46, p. 59-89.
- , 2004, «Mais que font les sociolinguistes ?», *Langage et société*, n° 107, p. 85-94.
- , à paraître : «Les changements en français actuel : points de vue d'analyse de discours et de sociolinguistique», *Actes du 1^o Seminario de Estudos em Analise de discurso*, Porto Alegre (10-13 novembre 2003).
- GADET Françoise et Michel PÊCHEUX, 1981, *La langue introuvable*, Paris : Maspéro.
- GIRARD Nicole, 1977 : «Annexe sur une explication à l'intervention de J. Staline, ou la raison technologique», *Langages*, n° 46.
- HELLER Monica, 1999 : «Sociolinguistics and public debate. Ebonics, language revival, la qualité de la langue and more : What do we have to say about the language debates of our time ?», *Journal of Sociolinguistics* 3/2, p. 260-88.
- HOUDEBINE Jean-Louis, 1977 : *Langage et marxisme*, Paris : Klincksieck.
- LAFARGUE Paul, 1894 : «La langue française avant et après la Révolution», *Ere nouvelle*. Republié dans Calvet, 1977, p. 77-144.
- LE DU Jean, 2003 : «Témoignage», in P. Blanchet et D. de Robillard (dirs.), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, *Cahiers de sociolinguistique* n° 8, Presses de l'Université de Rennes, p. 267-72.

- MALDIDIER Denise, 1990 : «(Re)lire Michel Pêcheux aujourd'hui», in *L'inquiétude du discours, Textes de Michel Pêcheux*, Paris : Editions des cendres, p. 7-91.
- MARCELLESI Jean-Baptiste (dir), 1977 : «Langage et classes sociales : le marrisme», *Langages*, n° 46.
- , 1977 : «A propos du marrisme...», *Langages* n° 46, p. 3-22.
- , 1997 : «Contribution to the History of Sociolinguistics : Origins and Development of the Rouen School», in C. Paulston & R. Tucker (Eds.), *The Early Days of Sociolinguistics*, Summer Institute of Linguistics Publications in Sociolinguistics, p. 177-88.
- , 2003 : «Sociolinguistique française, combien d'années ?», in P. Blanchet et D. de Robillard (dirs), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Cahiers de sociolinguistique n° 8, Presses de l'Université de Rennes, p. 272-8.
- MARCELLESI Jean-Baptiste & Bernard GARDIN, 1974 : *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*, Paris : Larousse.
- MAZIERE Francine, 2005 : *L'analyse du discours. Histoire et pratique*, Paris, PUF, Que sais-je ?
- MOUNIN Georges, 1972 : *La linguistique au XXe siècle*, Paris : PUF.
- PECHEUX Michel, 1975 : *Les vérités de la Palice*, Paris : Maspéro.
- RASTIER François, 2001 : *Arts et sciences du texte*, Paris : PUF.
- SERIOT Patrick, 1989 : «La langue est-elle fasciste ?», in G. Drigeard, P. Fiala & M. Tournier, *Courants sociolinguistiques*, Paris : Klincksieck, p. 157-67.
- SIMONE Raffaele, 1990 : «The body of language. The paradigm of substance and the paradigm of arbitrariness», in R. Amacker & R. Engler (dir.) : *Présence de Saussure*, Genève : Droz, p. 121-41.